

Zygmunt Bauman

Modernité

et holocauste

La fabrique
éditions

Sommaire

Préface — 9

1. Introduction : La sociologie après l'holocauste
L'holocauste comme test de modernité — Signification du processus de civilisation — Production sociale d'indifférence morale — Production sociale d'invisibilité morale — Conséquences morales du processus de civilisation — 21

2. Modernité, racisme et extermination I
Quelques particularités de l'altérité des juifs — L'altérité des juifs, des débuts de la chrétienté jusqu'à l'époque moderne — À cheval sur les barrières — Le groupe prismatique — Dimensions modernes de l'altérité — La nation non-nationale — La modernité du racisme — 66

3. Modernité, racisme et extermination II
De l'hétérophobie au racisme — Le racisme comme forme d'ingénierie sociale — Du dégoût à l'extermination — Regards sur l'avenir — 111

4. L'holocauste, événement à la fois unique et normal
Le problème — Un génocide d'exception — Particularité du génocide moderne — Effets des divisions hiérarchiques et fonctionnelles du travail — Déshumanisation des objets bureaucratiques — Rôle de la bureaucratie dans l'holocauste — Échec des garde-fous modernes — Conclusion — 143

© Zygmunt Bauman 1989.
Première édition en langue anglaise :
Polity Press, 1989.
© 2002, La Fabrique éditions
pour la traduction française
Conception graphique :
Jérôme Saint-Loubert Bié
Révision du manuscrit :
Maria Muhle
Réalisation : Maya Masson
Impression : Floch, Mayenne

ISBN : 2-913372-20-1
La Fabrique éditions
9, rue Saint-Roch
75001 Paris
lafabrique@free.fr
www.lafabrique.fr
Diffusion : Les Belles Lettres

5. La coopération des victimes

(rédigé pour un recueil en hommage au professeur Bronislaw Baczko)

Le « verrouillage » des victimes — Le jeu du « moindre mal » — La rationalité individuelle au service de l'anéantissement collectif — Rationalité de l'instinct de conservation — Conclusion — 195

6. Post-scriptum : la rationalité et la honte — 245

Manipulation sociale de la moralité

(discours de réception du prix Amalfi) — 255

Notes — 277

Cette traduction est une version légèrement abrégée de l'édition originale en anglais.

Zygmunt Bauman est une figure majeure de la sociologie contemporaine. Son œuvre, riche d'une vingtaine de livres et largement connue dans le monde, reste à découvrir en France, où jusqu'à présent n'ont été traduits qu'un seul ouvrage et quelques articles. Bauman est né en 1925 à Poznan, une ancienne ville de l'empire wilhelmien annexée à la Pologne à la fin de la Première Guerre mondiale. Issu d'une famille juive, il a connu l'antisémitisme de la Pologne des années trente. En 1939, lors de l'occupation et du partage du pays suite au pacte germano-soviétique, sa famille fuit les troupes allemandes et se réfugie en URSS, où le jeune Zygmunt poursuit ses études. À l'âge de dix-huit ans, il rejoint l'Armée polonaise créée en Union soviétique – opposée à l'Armja Krajowa, nationaliste – avec laquelle il participe aux combats dans les Pays baltes et, une fois promu officier, à la libération de Berlin au printemps 1945. Sa carrière militaire est interrompue en 1953, lors de la campagne antisémite qui se propage dans les pays du bloc soviétique au lendemain du procès des « blouses blanches ». Une demande d'expatriation présentée par son père auprès de l'ambassade israélienne sera le prétexte retenu pour évincer ce jeune et

prometteur officier. Tirant profit de ses diplômes de philosophie et de sociologie, Bauman entame alors une nouvelle période de sa vie, consacrée à l'enseignement et à la recherche. En une dizaine d'années, il réalise une brillante carrière à l'université de Varsovie, où il est d'abord nommé titulaire de la chaire de sociologie générale. Membre du comité exécutif de l'Association polonaise de sociologie, il sera le fondateur et éditeur en chef de sa revue, *Studia Socjologiczne*. Sa position académique lui permet de nouer de nombreux contacts internationaux, non seulement en Europe orientale mais aussi avec la sociologie anglo-saxonne. À la fin des années cinquante, il effectue un séjour d'une année auprès de la London School of Economics. Rentré à Varsovie, il entame une relation fructueuse avec Charles Wright Mills, l'auteur de *L'imagination sociologique*, qui est alors en train de renouveler sa discipline aux États-Unis. Marxiste, membre du Parti communiste (POUP), Bauman essaie à l'époque d'élaborer une réflexion théorique bâtie sur une solide tradition classique, marquée par l'influence de Marx, Weber et Simmel, dans laquelle il introduit certains thèmes de la sociologie américaine (Wright Mills) et du marxisme occidental (Gramsci). Un nouveau tournant majeur dans l'itinéraire de Bauman se produit en 1967, lorsqu'une nouvelle campagne antisémite secoue le parti communiste polonais au lendemain de la guerre des Six Jours. En janvier 1968, Bauman rompt avec le POUP et deux mois plus tard il est destitué de toutes ses responsabilités académiques avec cinq de ses collègues de l'université de Varsovie. Il décide alors de quitter la Pologne avec sa femme, Janina, une rescapée du ghetto de

Varsovie à laquelle on doit aujourd'hui deux magnifiques livres de mémoires (*Winter in the Morning*, 1986, et *A Dream of Belonging : My Years in Postwar Poland*, 1987, publiés chez Virago Press). Après avoir profité de plusieurs contrats de recherche en Israël, au Canada, aux États-Unis et en Australie, Bauman s'installe en Grande-Bretagne. En 1971, il est nommé professeur de sociologie à l'université de Leeds. C'est en Grande-Bretagne et en langue anglaise que Bauman a bâti l'essentiel de son œuvre, dont l'horizon théorique n'est plus défini par le marxisme. Sa préoccupation centrale consiste maintenant à saisir, sur un plan philosophique et sociologique, les traits constitutifs de la postmodernité. Ses livres couvrent une vaste gamme de sujets, des métamorphoses de l'intellectuel moderne (*Legislators and Interpreters*, Polity Press, 1987) à l'éthique (*Postmodern Ethics*, Blackwell, 1993, *Life in Fragments : Essays in Postmodern Morality*, Blackwell, 1995), de la globalisation néolibérale (*Les coûts humains de la mondialisation*, Hachette, 1999) à la postmodernité (*Liquid Modernity*, Polity Press, 2001, *The Individualized Society*, Polity Press, 2001). *Modernité et Holocauste* (originellement paru chez Polity Press en 1989 et dont nous présentons ici la première édition française) constitue sans doute le livre le plus connu et le plus traduit de Bauman, celui qui a le plus contribué à bâtir sa réputation internationale. Docteur honoris causa et émérite dans plusieurs universités européennes, Bauman a reçu en 1998 le prestigieux prix Adorno de la ville de Francfort.

La Fabrique

À Janina et à tous ceux qui
ont survécu pour dire la vérité.

*Au moment où j'écris, des êtres humains
hautement civilisés volent au-dessus de
ma tête avec l'intention de me tuer. Ils ne
nourrissent aucune hostilité envers moi en tant
qu'individu, ni moi envers eux. Simplement ils
« font leur devoir », comme on dit. La plupart
d'entre eux, j'en suis sûr, sont des hommes
de cœur, respectueux des lois, qui jamais
n'envisageraient de commettre un crime
dans la vie quotidienne. En revanche, si l'un d'eux
réussit à me réduire en poussière à l'aide d'une
bombe judicieusement lancée, il n'en
dormira pas moins du sommeil du juste.
Il sert son pays, qui a le pouvoir de
l'absoudre de toute mauvaise action.*

Georges Orwell,
England, your England (1941)

Rien n'est plus triste que le silence.
Leo Baeck,
président de la *Reichsvertretung
der deutschen Juden*, 1933-1943

*Il est de notre intérêt que la grande question sociale
et historique... comment cela a-t-il
pu arriver?... garde tout son poids, toute
sa cruelle nudité, toute son horreur.*
Gershom Scholem,
s'opposant à l'exécution d'Eichmann

Préface

Ayant écrit l'histoire de sa vie dans le ghetto et dans la clandestinité, Janina m'a remercié, moi, son mari, d'avoir supporté son absence prolongée pendant les deux années où elle écrivait et où elle était retournée dans ce monde « qui n'était pas celui de son époux ». Et il est vrai que j'ai échappé à ce monde d'horreur et d'inhumanité au moment où il atteignait jusqu'aux confins de l'Europe. Et, comme tant de mes contemporains, je n'ai jamais essayé de l'explorer après sa disparition de la surface de la terre, le laissant subsister dans le souvenir hanté et les cicatrices purulentes de ceux qu'il avait endeuillés ou blessés.

Je connaissais, bien sûr, l'existence de l'holocauste. J'en avais la même image que beaucoup d'autres gens de mon âge et des jeunes générations, celle d'un crime horrible infligé par les méchants aux innocents, d'un monde divisé entre des tueurs fous, des victimes sans défense, et de nombreux autres individus ayant aidé les victimes quand ils le pouvaient mais incapables, la plupart du temps, de le faire. Dans ce monde-là, les tueurs tuaient parce que, fous et mauvais, ils étaient obsédés par une idée folle et mauvaise. Les victimes allaient à l'abattoir parce qu'elles n'étaient pas de taille à lutter contre un ennemi puissant et fortement armé. Le reste du monde, stupéfait et angoissé, ne pouvait que regarder, sachant que seule la victoire finale des armées alliées mettrait un terme à la souffrance.

france humaine. Connaissant tout cela, mon image de l'holocauste était comme un tableau accroché au mur : joliment encadré, pour distinguer la peinture de la tapisserie et montrer combien elle était différente du reste de la décoration.

Après avoir lu le livre de Janina, je commençai à sentir combien j'étais ignorant – ou, plus exactement, combien ma réflexion était erronée. Je me rendis compte peu à peu que je ne comprenais pas vraiment ce qui s'était passé dans ce monde « qui n'était pas le mien ». Ce qui s'était passé était beaucoup trop complexe pour être expliqué de cette façon simple et intellectuellement confortable que, dans ma naïveté, j'imaginais suffisante. Je pris conscience du fait que l'holocauste était non seulement un événement sinistre et terrifiant, mais difficile à appréhender en termes habituels, « ordinaires ». Cet événement avait été rédigé dans son propre code et il fallait tout d'abord briser ce code avant de le rendre compréhensible.

Je voulais que les historiens, les sociologues et les psychologues en saisissent la signification et me l'expliquent. Je me mis à explorer des rayonnages de bibliothèque que je n'avais jamais regardés auparavant et découvris que ces rayonnages étaient bourrés d'études historiques minutieuses et de traités théologiques pénétrants. Il y avait également quelques études sociologiques – très bien documentées et rédigées de manière poignante. Les preuves amassées par les historiens étaient accablantes par leur volume et leur contenu. Leurs analyses étaient convaincantes et profondes. Elles démontraient sans le moindre doute possible que l'holocauste était une fenêtre plutôt qu'un tableau accroché au mur. En regardant par cette fenêtre, on jette un coup d'œil extraordinaire sur de nombreuses choses invisibles autrement. Et les choses que l'on voit sont de la plus grande importance, non seulement pour les auteurs, les victimes et les témoins du crime, mais pour

tous ceux qui sont vivants aujourd'hui et espèrent l'être encore demain. Ce que je vis par cette fenêtre ne me plut pas du tout. Mais plus le spectacle était déprimant, plus j'étais convaincu que celui qui refusait de regarder le faisait à ses risques et périls.

Et pourtant, je n'avais jamais, moi non plus, tourné les yeux vers cette fenêtre, et en cela je ne différais pas de mes collègues sociologues. Comme la plupart d'entre eux, je supposais que l'holocauste était au mieux une chose que nous nous devions d'éclairer mais certainement pas une chose capable d'éclairer les objets de nos préoccupations habituelles. Je croyais (inconsidérément plutôt que délibérément) que l'holocauste était une interruption du cours normal de l'histoire, une tumeur cancéreuse sur le corps d'une société civilisée, une folie passagère dans un monde sain. Je pouvais ainsi présenter à mes étudiants l'image d'une société normale, saine de corps et d'esprit, laissant l'histoire de l'holocauste aux soins des pathologistes professionnels.

Ma tranquille inconscience, tout comme celle de mes collègues, était grandement confortée (sinon excusée) par certains modes d'appropriation et d'utilisation du souvenir de l'holocauste, trop souvent présent dans la conscience du grand public comme une tragédie qui avait affecté les juifs et seulement les juifs et, par conséquent, appelait de la part de tous les autres le regret, la commisération, voire peut-être des excuses, mais guère plus. Maintes fois, il avait été présenté par les juifs et les non-juifs comme la propriété collective (et exclusive) des juifs, comme quelque chose qu'il fallait laisser à la garde jalouse de ceux qui avaient échappé aux fusillades et aux chambres à gaz ainsi qu'à celle des descendants de ceux qui avaient été fusillés ou gazés. Finalement, les deux perceptions – celle de l'« extérieur » et celle de l'« intérieur » – se complétaient l'une l'autre. Certains porte-parole auto-

proclamés des victimes allèrent jusqu'à mettre en garde contre les voleurs qui se liguèrent pour dérober l'holocauste aux juifs, pour le « christianiser » ou simplement dissoudre son caractère purement juif dans le malheur d'une « humanité » indistincte. L'État juif tenta d'employer le tragique souvenir comme certificat de légitimité politique, comme sauf-conduit pour ses stratégies passées et futures et surtout comme des arrhes versées pour les injustices qu'il pourrait lui-même commettre. Chacune de ces attitudes, pour des raisons spécifiques, contribua à l'enracinement de l'holocauste dans la conscience publique sous la forme d'une affaire exclusivement juive, de peu d'importance pour les autres individus (y compris les juifs eux-mêmes en tant qu'êtres humains) obligés de vivre à une époque moderne dans une société moderne. Ce n'est que récemment que j'ai soudain compris à quel point et au prix de quels dangers la signification de l'holocauste avait été réduite à celle du trauma et de la douleur d'une seule nation, et cela grâce à un de mes amis, fort savant et perspicace. Je me plaignais à lui du fait que les sociologues, me semblait-il, n'avaient tiré de l'holocauste que fort peu de conclusions de portée universelle. « N'est-ce pas ahurissant, répondit-il, quand on considère le nombre de sociologues juifs existants ? »

On entendait généralement parler de l'holocauste à l'occasion de cérémonies commémoratives destinées à des publics en grande partie juifs, et rapportées comme des événements de la vie communautaire juive. Il est arrivé que des universités proposent des cours sur l'histoire de l'holocauste, mais sans les intégrer au cursus d'histoire générale. L'holocauste a souvent été défini comme un sujet pour spécialistes d'histoire juive. Il a d'ailleurs suscité ses propres spécialistes, des sociologues qui se rencontrent dans le cadre de conférences et de symposiums spécialisés pour s'ex-

poser les uns aux autres leurs théories. Cependant, leurs travaux aux résultats impressionnants et d'une importance cruciale ne rejoignent que rarement le courant des études universitaires et de la vie culturelle en général – à l'instar de la plupart des autres recherches spécialisées dans ce monde de spécialistes et de spécialisation qui est le nôtre.

Lorsque par extraordinaire ils le rejoignent, ces travaux sont la plupart du temps présentés au public sous une forme aseptisée et donc, en fin de compte, démobilisatrice et rassurante. Agréablement imprégnés de mythologie pour grand public, ils sont capables d'arracher celui-ci à son indifférence vis-à-vis de la tragédie humaine mais pas à sa satisfaction béate – j'en veux pour exemple le feuilleton télévisé américain intitulé *holocaust*, dans lequel on voit des médecins bien élevés et vertueux, en compagnie de leur famille (tout à fait comme vos voisins de Brooklyn), honnêtes, dignes et moralement irréprochables, menés vers les chambres à gaz par des nazis dégénérés aidés de paysans slaves frustes et sanguinaires. David G. Roskies, analyste perspicace et sensé des réactions juives à l'Apocalypse, a souligné l'existence d'un travail d'autocensure silencieux mais acharné : la « tête levée vers Dieu » a remplacé, dans les éditions récentes, la « tête baissée vers le sol » de la poésie du Ghetto. « Plus le gris était éliminé, conclut Roskies, plus l'holocauste en tant qu'archétype pouvait revêtir son aspect spécifique. Les morts juifs étaient absolument bons, les nazis et leurs collaborateurs absolument mauvais¹. » Hannah Arendt fut huée par le chœur des sentiments offensés quand elle suggéra que les victimes d'un régime inhumain avaient peut-être perdu eux-mêmes une partie de leur humanité sur le chemin de la mort.

L'holocauste fut évidemment une *tragédie juive*. Même si les juifs ne furent pas la seule population soumise à un « traitement spécial » par le régime nazi

(six millions de juifs figurent parmi les vingt millions et plus d'êtres humains assassinés sur l'ordre d'Hitler), seuls les juifs étaient destinés à une totale extermination et aucune place ne leur avait été allouée dans l'Ordre nouveau qu'Hitler avait l'intention d'instaurer. Malgré tout, l'holocauste ne fut pas simplement un *problème juif* et pas un événement dans la seule *histoire juive*. *L'holocauste a vu le jour et a été mis en œuvre dans une société moderne et rationnelle, la nôtre, parvenue à un haut degré de civilisation et au sommet de la culture humaine, et c'est pourquoi c'est un problème de cette société, de cette civilisation, de cette culture*. C'est pourquoi l'auto-cicatrisation de la mémoire historique qui s'instaure dans la conscience de la société moderne constitue non seulement une négligence qui fait injure aux victimes du génocide, mais aussi un signe d'aveuglement dangereux et potentiellement suicidaire.

Le processus d'auto-cicatrisation ne signifie pas fatalement que l'holocauste disparaît tout à fait de la mémoire. Il existe de nombreux symptômes du contraire. Hormis quelques voix révisionnistes qui nient la réalité de l'événement (et qui, du même coup, par les gros titres qu'elles suscitent, ne font qu'augmenter la perception qu'en a le public), la cruauté de l'holocauste et son impact sur les victimes (particulièrement sur les survivants) occupent une place grandissante dans l'intérêt du public. Ce genre de sujet constitue à présent l'intrigue quasiment obligatoire – encore que subsidiaire – de nombreux films, téléfilms ou romans. Pourtant il est indéniable que cette auto-cicatrisation a lieu, et ceci par le truchement de deux processus mêlés.

L'un d'eux consiste à attribuer de force à l'histoire de l'holocauste un statut artificiel d'activité spécifique confiée à ses propres instituts, fondations et cycles de conférences scientifiques. Un effet fréquent et bien

connu de cette bifurcation de certaines disciplines scientifiques est que le lien entre cette nouvelle spécialité et le domaine principal de la discipline s'amenuise. Le courant de la recherche est à peine affecté par les préoccupations et les découvertes des nouveaux spécialistes, comme par l'imagerie et le langage particuliers qu'ils ne cessent de créer. La plupart du temps, la bifurcation signifie que les intérêts des chercheurs travaillant dans des institutions spécialisées sont par là même éliminés des critères fondamentaux de la discipline. Ils sont, en quelque sorte, particularisés, marginalisés, dépouillés dans la pratique – sinon dans la théorie – d'une signification plus globale. De cette façon, le courant principal de la recherche est exonéré de toute préoccupation à leur sujet. Ainsi voyons-nous que si la profondeur et la qualité des travaux de spécialistes de l'histoire de l'holocauste croissent à un rythme impressionnant, il n'en va pas de même pour l'espace et l'attention qui leur sont consacrés dans les ouvrages d'histoire moderne. En fait, il est devenu plus facile d'être dispensé d'une analyse substantielle de l'holocauste, du moment que l'on ajoute à son étude une liste suffisamment longue de références érudites.

Un autre processus consiste à aseptiser, comme nous l'avons déjà dit, l'imagerie de l'holocauste qui s'est déposée peu à peu dans la conscience populaire. L'information du public sur l'holocauste n'a été que trop souvent associée à des cérémonies commémoratives et aux solennelles homélies qu'entraîne et justifie ce genre de cérémonie. Des événements de ce type, bien que très importants à d'autres égards, ne laissent que peu de place à une analyse en profondeur de l'holocauste – particulièrement de ses aspects les plus repoussants et les plus dérangeants. Une part encore plus réduite de cette analyse déjà limitée pénètre dans la conscience du public au moyen des médias non spécialisés et facilement accessibles.

Quand on demande au public de réfléchir à la plus terrifiante des questions : « Comment une telle horreur a-t-elle pu se produire ? Comment a-t-elle pu survenir au cœur même de la partie la plus civilisée du globe ? », sa tranquillité d'esprit en est rarement perturbée. La discussion de la faute passe pour l'analyse des causes ; il faut, nous dit-on, rechercher les racines de l'horreur dans l'obsession d'Hitler, la servilité de ses sbires, la cruauté de ses partisans et la corruption morale engendrée par ses idées ; peut-être, en poussant un peu plus loin, les trouvera-t-on également dans certaines circonvolutions de l'histoire allemande ou dans l'indifférence morale propre à l'Allemand moyen – attitude peu étonnante, vu son antisémitisme ouvert ou latent. Ce qui découle, dans la plupart des cas, de l'exhortation à « essayer de comprendre comment de telles choses furent possibles », c'est une litanie de révélations sur l'État détestable appelé Troisième Reich, sur la bestialité nazie et autres aspects de la « maladie allemande » qui, comme nous le croyons et sommes encouragés à continuer de le croire, révèlent quelque chose « de contraire à la pente naturelle de la planète² ». C'est seulement, dit-on aussi, lorsqu'on sera totalement conscient de la bestialité du régime nazi et de ses causes qu'« il sera possible, sinon de guérir, tout au moins de cautériser la blessure que le nazisme a infligée à la civilisation occidentale³ ». L'une des interprétations possibles (mais pas forcément intentionnelles) de ces points de vue et d'autres du même type, c'est qu'une fois établie la responsabilité morale et matérielle de l'Allemagne, des Allemands et des nazis, la recherche des causes aura atteint son but, car comme l'holocauste lui-même, ses causes étaient situées dans un espace restreint et une période limitée (et, heureusement, terminée).

Cependant, le fait de voir dans la *germanité* du crime la seule explication de celui-ci, revient du même coup à exonérer tout le reste, individus ou autres. La supposition implicite que les auteurs de l'holocauste représentaient une blessure ou une maladie de notre civilisation – plutôt que son produit terrifiant mais légitime – apporte non seulement le réconfort moral de l'auto-disculpation, mais aussi la terrible menace du renoncement moral et politique. Tout cela est arrivé « là-bas », dans un autre pays, dans un autre temps. Plus « ils » sont à blâmer, plus « nous » sommes en sécurité et moins nous sommes obligés de défendre cette sécurité. Une fois que l'attribution de la culpabilité est supposée équivalente à la localisation des causes, nous n'avons plus à mettre en doute l'innocence ni la rectitude du mode de vie qui est le nôtre et dont nous sommes si fiers.

L'effet global – et paradoxal – de ce processus est de dépouiller le souvenir de l'holocauste de tout aspect douloureux. Le message de l'holocauste sur la façon dont nous vivons aujourd'hui, sur la qualité des institutions auxquelles nous faisons confiance pour maintenir notre sécurité, sur la validité des critères dont nous nous servons pour mesurer la décence de notre conduite et celle des schémas d'interaction que nous acceptons et considérons comme normaux – ce message est réduit au silence, il n'est jamais écouté ni transmis. S'il est décrypté par les spécialistes et discuté dans des cycles de conférences, il n'est pratiquement jamais entendu ailleurs et reste un mystère pour les non-initiés. Il n'a pas encore pénétré (du moins pas sérieusement) dans la conscience contemporaine. Pire encore, il n'a pas encore affecté les mœurs contemporaines.

Cette étude se veut une modeste contribution à ce qui apparaît comme une tâche d'une extraordinaire importance culturelle et politique, qui aurait dû être

entreprise depuis bien longtemps : celle d'appliquer les leçons sociologiques, psychologiques et politiques de l'holocauste à la conscience et à la pratique des institutions et des individus de la société contemporaine. Cette étude ne révèle aucun fait nouveau sur l'histoire de l'holocauste ; dans ce domaine, elle fait entièrement confiance aux spectaculaires résultats obtenus récemment par la recherche spécialisée, que j'ai exploités du mieux que j'ai pu et envers lesquels ma dette est illimitée. En fait, cette étude se concentre sur de nouvelles façons de considérer divers domaines tout à fait cruciaux des sciences sociales (et peut-être aussi des pratiques sociales), qui ont été rendues nécessaires du fait des processus, des tendances et des secrètes possibilités dévoilés pendant l'holocauste. *Le but des diverses investigations de la présente étude n'est pas d'accroître le volume des connaissances spécialisées ni d'enrichir certaines préoccupations marginales des sociologues, mais de rendre accessibles les conclusions des spécialistes de façon à permettre aux sciences sociales d'en faire usage, de les interpréter d'une manière qui montre leur rapport étroit avec les grands thèmes de l'enquête sociologique et de les replacer dans le courant de notre discipline, les faisant ainsi basculer de leur statut marginal actuel dans le domaine principal de la théorie sociale et de la pratique sociologique.*

Dans le premier chapitre, je passe en revue les réactions sociologiques (ou plutôt l'aveuglante pauvreté de ces réactions) à certaines questions cruciales sur le plan théorique et vitales sur le plan pratique, soulevées par les études sur l'holocauste. Puis j'analyse séparément certaines de ces questions en les développant dans les chapitres suivants. Ainsi, dans les chapitres 2 et 3, j'explore les tensions créées par les tendances à tracer des frontières nouvelles, l'effondrement de l'ordre traditionnel, la formation d'États-nations

modernes fermés sur eux-même, les liens entre certains attributs de la civilisation moderne (parmi lesquels le rôle joué par la rhétorique scientifique dans la légitimation de l'ingénierie sociale), l'émergence de la forme raciste d'antagonismes communautaires et l'association entre racisme et génocide. Ayant ainsi émis l'hypothèse que l'holocauste était un phénomène typiquement moderne qui ne peut être compris en dehors du contexte des tendances culturelles et des réalisations techniques de la modernité, je tente, dans le chapitre 4, de m'attaquer au problème véritablement dialectique du caractère à la fois unique et normal du statut occupé par l'holocauste parmi d'autres phénomènes modernes. J'avance, dans la conclusion, l'hypothèse que *l'holocauste fut le résultat d'une rencontre unique entre des facteurs en eux-mêmes tout à fait normaux et courants et que la possibilité d'une telle rencontre peut être attribuée en grande partie à l'émancipation de l'État politique de tout contrôle social, grâce à son monopole sur les moyens de coercition et à ses audacieuses ambitions manipulatrices – émancipation consécutive au démantèlement progressif de tous les pouvoirs non politiques et des institutions d'autogestion sociale.*

Le chapitre 5 entreprend la tâche ingrate et douloureuse d'analyser l'une des choses que nous « préférons taire⁴ » – ô combien – c'est-à-dire les mécanismes modernes qui prévoient la coopération des victimes à leur propre statut de victimes et ceux qui, en contradiction avec les effets prétendument édifiants et moralisateurs du processus civilisateur, créent un effet progressivement déshumanisant d'autorité coercitive.

J'espère que tous les chapitres, malgré la diversité de leurs thèmes, convergent et renforcent le message central. *Ils constituent tous des arguments en faveur d'une incorporation des leçons de l'holocauste au grand courant de notre théorie de la modernité, du*

processus civilisateur et de ses effets. Ils procèdent tous de la conviction que le phénomène de l'holocauste contient des enseignements cruciaux sur la société à laquelle nous appartenons.

L'holocauste fut la rencontre unique entre les vieilles tensions que la modernité a toujours ignorées, dédaignées ou échoué à résoudre, et les puissants instruments de l'action rationnelle et efficace auxquels l'évolution moderne a donné le jour. Même si cette rencontre fut unique et nécessita une exceptionnelle combinaison de circonstances, les facteurs qui se sont trouvés rassemblés dans cette rencontre étaient, et sont encore aujourd'hui, omniprésents et « normaux ». Peu d'efforts ont été entrepris après l'holocauste pour sonder le terrible potentiel de ces facteurs et encore moins pour tenter de paralyser leurs effets éventuellement terrifiants. Je crois fermement que l'on pourrait faire beaucoup plus – que l'on devrait faire beaucoup plus – dans ces deux directions.

En écrivant ce livre, j'ai tiré un immense bénéfice des critiques et des conseils de Bryan Cheyette, Shmuel Eisenstadt, Ferenc Fehér, Agnes Heller, Lukasz Hirsowicz et Victor Zaslavsky. J'espère qu'ils trouveront dans ces pages des preuves plus que marginales de leurs idées et de leur inspiration. Je suis particulièrement redevable à Anthony Giddens pour sa lecture attentive des versions successives de l'ouvrage, ses critiques réfléchies et ses précieux conseils. J'adresse mes remerciements à David Roberts pour le soin et la patience avec lesquels il a révisé le manuscrit.

Ce livre récuse les lieux communs sur le génocide des juifs : tragédie interne à l'histoire juive, point culminant d'un antisémitisme allemand, accident de parcours inexplicable de la civilisation occidentale. Il analyse la rencontre unique entre des facteurs «normaux» du processus civilisateur et une forme particulière de criminalité. L'essai étudie tout spécialement la manière dont le génocide industriel calque ses procédures et ses dispositifs sur les schèmes de l'action bureaucratique rationnelle des pays développés.

Analysant Auschwitz comme une extension du système industriel moderne, les criminels nazis comme des personnalités ordinaires saisies par la dynamique du processus exterminateur, ce livre travaille à situer le judéocide au cœur de la société moderne. Il va à l'encontre de la tendance, largement répandue, à l'exaltation narcissique de la souffrance juive. Nul doute qu'il suscite en France, comme dans tous les pays où il a été publié, une ample discussion.

Zygmunt Bauman est professeur émérite de sociologie des universités de Varsovie, Tel-Aviv et Leeds. Parmi ses nombreux ouvrages, traduits dans le monde entier, citons : *Legislators and Interpreters*, *Modernity and Ambivalence*, *Globalization*, *The Human Consequences* et *Modern Liquidity*.

